

Ce que je ferai quand je serai grand

Louis Hamelin

Number 50, Fall 1991

« Écrire dans les murs »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14863ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hamelin, L. (1991). Ce que je ferai quand je serai grand. *Moebius*, (50), 51–58.

CE QUE JE FERAI QUAND JE SERAI GRAND

Louis Hamelin

(...) the sutra classes began at four in the morning six days a week. He decided to stick it out at the writing seminar instead, which only met three times a week, and at three in the afternoon, and over coffee and cookies.

Ken Kesey
Demon Box

Au début, j'ai voulu dur comme fer devenir ingénieur. Une paire d'oncles à moi, grands faiseurs dans la vallée de l'Outaouais, m'avaient très tôt rendu sensible au prestige cartésien de cette pétulante profession. Première apostasie : je tournai casaque raide le jour où, au bureau de l'orienteur à la polyvalente de Carleton, une photographie me mit sous les yeux un biologiste rustaud et appliqué qui, après avoir passé à la patte d'un canard une étrange alliance, le libérait de ses rets. Cet envol impressionna ma rétine. Je serais un spécialiste de la faune.

La seconde trahison survint quelques années plus tard. Tandis que la science de la vie me faisait vivre plutôt chichement, je me découvrais des aspirations, des vellétés d'expression. Le goût d'écrire vint se greffer comme un appendice encombrant à mon expérience personnelle. Sur mon chemin de Damas, je chutai à bicyclette, bourré de vin, et me râpai vilainement le nez. Cette nuit-là, avec ma figure ensanglantée et mes mensonges allongés dans la mesure même où l'asphalte m'avait rogné le pif, c'était décidé : je deviendrais écrivain en résidence.

Par où commencer? Je n'étais même pas sûr, à cette époque, que la profession existât vraiment. J'avais pour me guider un exemple lointain et respectable : c'est en atelier que Ken Kesey conçut, à la très sérieuse université Stanford, l'inoubliable grand chef balayeur de son *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. D'ailleurs, je ne tardai pas à m'en convaincre, toute université américaine digne de ce nom se targuait de posséder, pour une session au moins, son auteur invité, son écrivain en résidence. Évidemment, exilé hors de cette terre des opportunités et du *best sellariat*, je devrais débiter au bas de l'échelle. Je nourrissais des illusions béates comme les poissons rouges du Café de Saïgon.

Après m'être au préalable craché dans les mains, j'écrivis à un type de l'Université de Montréal qui était aussi éditeur, ou directeur de collection, et dont j'ai totalement oublié le nom. Je le brusquai impudemment : où trouve-t-on des ateliers d'écriture au Québec? J'eus l'impression d'être en avance sur mon temps. Le destinataire, perplexe, avait transmis ma requête à François Hébert, celui de la revue *Liberté* et de l'Université de Montréal, critique baveux à ses heures au *Devoir*. Débordant d'une condescendance de bon aloi, Hébert me répondit (je restitue cela de mémoire, mon classeur a depuis longtemps bouffé la pièce à conviction) que l'atelier de création littéraire était sûrement une invention de ces béotiens d'Américains et qu'il doutait énormément, pour sa part, de la capacité de ce système de prêt-à-pondre-des-chefs-d'oeuvre à couvrir des plumules intéressantes. Et de citer en vrac quelques noms parmi les plus imposants de la première moitié du siècle. Après tout, est-ce que Proust aurait produit s'il avait fréquenté les ateliers de création plutôt que les salons chic, hein? Hein?

Je refusai de me laisser décourager. Que-voulez-vous? Il y en a qui rêvent d'être pompiers, d'autres, de se muer en Wayne Gretsky. Je voulais être écrivain en résidence. J'entendis parler de la maîtrise de création littéraire à l'UQAM. Je pénétrai timidement dans la famille des lettres, sortit de là avec un double feuillet orné d'une foison de propositions et m'assis accablé à une terrasse pour affronter à la fois la chaleur d'août et les troublantes perspectives de la propédeutique. La seule lecture de la désignation des cours me procura un tel tournis que j'abandonnai la moitié de ma bière sur place. Il me fallut à peu près deux ans d'errance continentale et de remises en question cruciales pour réussir à surmonter cette attaque d'aversion et revenir coin Maison-neuve et Saint-Denis, inscrit en bonne et due forme sur les registres de l'ancien collège Sainte-Marie.

Bon. J'avais le pied dans la porte. Mais il me restait encore à trouver des héros et des héroïnes, des figures d'autorité devant lesquelles, plein de respect, je pourrais baver d'admiration et d'anticipation en attendant de les planter pour prendre leur place. Bien conscient de ma condition de novice, je savais que je n'allais pas faire l'économie d'une phase d'identification œdipienne. Je me mis donc en quête de modèles.

C'est le prof Maurice Poteet qui me parla de mon premier écrivain en résidence : Gérard Bessette. Universitaire sourcilleux et freudien jusqu'au bout des ongles, Bessette fut un peu le père fondateur de l'écriture en résidence québécoise. Très au fait de l'académisme anglo-saxon, jouissant de complicités tant ministérielles que départementales, il importa chez nous ce statut béni auquel une bonne demi-douzaine de nos auteurs, depuis, doivent d'avoir scribouillé une année ou deux sans complètement crever de faim.

Je ne sais si Bessette creva de faim, mais il est indéniable qu'à la cafétéria de l'UQAM, il prit grand soin de sa santé. Des rumeurs persistantes soulignent qu'il y rencontrait régulièrement un de ses homologues connus, Henri-Paul Jacques, de regrettée mémoire, pour procéder empiriquement à d'homériques échanges de pilules, suivant les règles d'un code chromatique connu d'eux seuls : ma belle

rouge contre ta belle verte, ta belle bleue contre ma belle jaune, et ainsi de suite... Après, on se dispersait en bon ordre pour aller prêcher la psychocritique.

De cet auguste docteur du langage, je ne connaissais encore que *Le libraire*, qu'on m'avait dépeint sans mauvaise intention comme un ouvrage humoristique. Je plongeai goulûment dans la suite de l'œuvre et apprit, au fil des lectures, à considérer Bessette comme l'un des plus importants écrivains en résidence du siècle. Mais, pour des raisons de concordance tant géographique que temporelle, l'épisode œdipien si ardemment désiré n'eut pas lieu.

De Madeleine Gagnon, qui l'avait remplacé l'année précédant mon arrivée, j'ignorais à peu près tout. Je sentis pourtant très rapidement que j'aurais du mal à voir en elle la nécessaire figure d'autorité, le modèle rêvé. Question d'instinct. Comme une confirmation, elle écrivit dans l'Agenda littéraire Guérin de l'an 1989, en réponse à une question fort convenue : *L'écriture. Vainement d'autres mots ajoutés quand avec ceux de tous les jours le monde luit...* Disons que je n'allais pas précisément, par la suite, faire mon credo littéraire de ce frileux apophtegme...

Poteet me disait pourtant beaucoup de bien de Madeleine Gagnon. À l'époque, elle venait de publier un roman archéologique. Je ne parcourus point la chose, mais en cette matière il n'est jamais trop tard (c'est le propre de la science des vestiges). Et puis, quand il me prend l'envie de lire en raccourci sur ce sujet, je n'ai qu'à ouvrir un numéro de *Spirale* au hasard. Poteet m'avait promis de me présenter à Madeleine Gagnon, dont la seconde année dans cette si désirable fonction de fouilleuse en résidence correspondit grosso modo à mes premières apparitions dans les salles de cours. Mais le choc ne se produisit jamais et l'existence de cette prédécesseure probable resta pour moi rigoureusement souterraine. D'ailleurs (pourquoi le nier?), le passage de l'écrivain en résidence, créature discrète à l'excès, emprunte souvent cette forme délicate du oui-dire. Quant à moi, je n'avais toujours pas dardé mon stylo à bille sur un modèle à la mesure de mes prétentions.

L'année suivante, ce fut le début de l'ère Chamberland. Je l'avais déjà entendu, celui-là, à Radio-Canada, le sombre hiver que je passai à Vancouver à essayer d'écrire un roman, une nouvelle, un texte radiophonique, n'importe quoi! Cette voix de Paul Chamberland, à la radio! Je me souviens que je me disais : fichtre, ça doit être plaisant d'être un vrai penseur! C'est sous l'égide de ce prophète articulé que je participai enfin à mon premier atelier d'écriture. C'était de la poésie (et ce fut aussi le dernier). La prose, je l'ai apprise tout seul, à tâtons, en tétant aux mamelles morbides de la littérature mondiale. Je me souviens de Chamberland quand il arrivait avec sa casquette et ses airs de conspirateur. La remise des copies. Ce commentaire au crayon incandescent : *surdéterminé au maximum!* Surtout, la gêne horrible au moment de livrer à ce public inaugural le trouble produit de la fibre intime. La terreur. Rien connu de semblable, par la suite, pas même l'attente nocturne d'une critique dans *Le Devoir*.

Mais il y avait tout le bon côté de l'affaire... Les motivations secrètes... Celle que me confiait l'autre jour Plume Latraverse, par exemple : cette fréquentation de la belle jeunesse!... Le social, la lutte contre l'isolement! Des alliances implicites se nouaient, des rivalités manifestes se renforçaient, des coups de feu fusaient en forme de métaphores et ça faisait mal à la foi. Et les coups de poignard dans la carotide, le sourire aux lèvres : c'est là qu'on séparait les adultes des enfants, là que les épidermes sensibles étaient renfilés sur le cintre des rêves avortés. Les émois naïfs se tendaient comme des spermatozoïdes vers l'aube glorieuse de la sélection au bout du couloir. Tout ça sur fond de jolies filles ingénues qui prenaient des voix de sirènes pour réciter leurs historiettes lyrico-pathétiques tandis que les gars sortaient la grosse quincailerie formelle pour compliquer leur érotisme de ruelle. Il y avait là Bianca Côté et ses cahiers rouges en bonne voie de remplissage. «Chienne d'amour!» Bouh... Elle me faisait peur. Je n'ai jamais rien publié qui fût issu de ce congrès de bonnes volontés maladroites. Une dérive inexorable m'emporta plus tard dans les débordements de sens au long cours. Les empreintes de ce passé d'encre qui colle à la fuite en avant de mes semelles

de mouche, je le foule aux pieds, maintenant, je le cache dans une boîte à chaussures comme un poulpe hideux dans son anfractuosité rocheuse, enfance grimaçante de l'art. Il faut tailler dans le texte comme dans une forêt de tentacules, il faut battre le talent contre le bordage de la galère commune pour qu'il devienne propre à la consommation.

N'empêche, il excita ma confiance, ce sacré Paul Chamberland! Ça, et puis une lettre de référence, un jour... Je galopais sur la voie glissante des promesses : le poste si convoité se rapprochait entre les lignes, le feu me consumait de plus belle : je serais écrivain en résidence.

La première fois que j'aperçus Monique Proulx, vers le début de son mandat, au bistrot Saint-Denis où m'avait convié un habitué de ces lunchs informels entre initiés aux arcanes du troisième étage, j'eus un éblouissement. Elle était là, humaine et toute simple mais, en même temps, frappée d'irréalité, floue comme un mirage et auréolée d'une atmosphère miraculeuse. Elle rayonnait sur les parages. Enfin! Je me trouvais en présence de ma première écrivaine en résidence! Il me fut ensuite bien difficile de prêter une attention minimale au discours de mon vis-à-vis. J'étais perdu dans le vague de mes rêveries régénérées. La confiance me revint comme par magie : j'approchais du but, la chimère s'incarnait là, tout près. Avec un peu d'audace, j'aurais pu la toucher.

Les jours suivants, ayant subrepticement repéré la porte comme toutes les autres qui s'ouvrait sur le fécond confinement du bureau réservé à son usage, j'arpentai le vain corridor, encore et encore, tandis qu'elle s'abîmait dans un obscur tête-à-tête avec elle-même... Je découvris alors cet état de solitude irrémédiable qui reste le lot de tout écrivain en résidence. Car on se méfie, hein?... Ces gens-là sont des parvenus, dans leur genre... La terreur qu'ils inspirent est presque sacrée. D'autre part, on ne voudrait pour rien au monde les déranger. Qui sait quel savant processus on court le risque ignominieux d'interrompre? Et puis, de quel droit se sont-ils ainsi érigés en juges implacables des atermoiements, des tâtonnements de la marée automnale des bizuts, ceux-là?

Certain jour, lassé de l'immobilisme langoureux de nos positions respectives, je fus tenté d'établir le contact, à titre tout à fait officieux et confidentiel. J'étais à cette époque en possession d'un volumineux et douloureux document qui, croyais-je, devait être de nature à intéresser une écrivaine en résidence. Mais j'eus beau me creuser le for intérieur, je n'y trouvai nulle part le courage de me compromettre. Côtoyer sa première écrivaine en résidence, c'est comme tomber en amour avec sa maîtresse de première année. Il y a de ces pas à franchir, dans la vie d'un homme, qui demandent plus qu'une détermination ordinaire (eh oui!).

L'année suivante, une autre occasion se présenta. Le soir du lancement en grande pompe de la saison littéraire de Québec-Amérique au début de l'automne 1989, les restes gratinés de la scène locale, après le méchoui de l'après-midi, fondirent sur le Continental où Michel Tremblay propulsait une énième nouveauté vers les sommets brumeux de l'appréciation populaire. Je me retrouvai là avec le camarade Mistral, qui n'eut qu'à se rengorger un peu pour repousser le portier hors de notre chemin. Nous étions en mal de distraction. Pendant que Mistral faisait de son mieux pour troubler la sérénité de la vedette du jour, je m'efforçai, fin souïl, de raconter à une Monique Proulx pour le moins dubitative l'épisode au cours duquel j'avais failli lui faire lire le manuscrit de mon premier roman, qui par le plus grand des hasards venait tout juste de sortir des presses, en cette fin d'été. Elle trouva sans doute le moyen de saupoudrer un peu de somnifère, en tapinois, dans le breuvage que je dégustais alors sans trop de subtilité, car je perdis rapidement conscience et il ne me resta de cette rencontre, chose fréquente chez un apprenti écrivain en résidence, que le vague sentiment d'avoir trop parlé.

Bref, je retiens une leçon de l'épisode Monique Proulx : les écrivains en résidence doivent payer le prix de leur élection à ce cénacle restreint. Ils sont victimes de moult préjugés dans la vie quotidienne : on les prend couramment pour de vulgaires profiteurs, des prébendiers cyniques, des enracinés de la sinécure! Apostolat ingrat, donc, qui exige de se mettre corps et âme à la disposition d'espiègles ouailles estudiantines, quitte à ne récolter, en retour, que crachats dans le dos et vinaigre de ragots.

Il y eut un intermède qui échappe à mon souvenir, puis, l'an passé, Marie-Josée Thériault. Je ne la connus guère. Déjà, je m'éloignais, aspiré par le tourbillon creux d'un embryon de carrière. Marie-Josée Thériault danse le tango, paraît-il, et aimerait bien un jour jouer au billard. Elle a besoin de leçons? Eh! Qu'est-ce que je ne ferais pas, moi, pour le petit coup de piston précurseur qui me propulsera dans la bâtisse honnie, derrière ce bureau de mes fantasmes?

J'ai beau avoir connu une éclosion tardive et patauger présentement en pleine adolescence littéraire, je sens poindre le temps où je devrai me brancher. Vient un moment dans la vie où il faut se confronter à cette ébauche bienheureuse que fut le rêve d'avenir du nain insane. Le mien est toujours là, intact, neuf, rutilant comme ce camion de pompiers que mon frère aîné reçut, lors de la remise des prix de fin d'année, des mains de la Mère supérieure du couvent de notre bled natal. Il m'attend, mon rêve véloce et exigeant. Oui, je serai le sapeur-pompier de la prose poussive, le préposé aux ravages inconscients du feu sacré.

J'entends dire que, cette année, ils ont engagé Arlette Cousture, question d'esquisser un beau geste en direction de la littérature populiste. Après tout, l'université n'a pas à faire œuvre obligatoire de philanthropie, j'imagine... Et puis, elle avait peut-être besoin d'argent, comme tout le monde, elle aussi... Ainsi, l'abonnement au B.S. ne constituerait pas l'incontournable prérequis d'une admission à titre d'écrivain en résidence? Je devrais sans doute m'ajuster à cette nouvelle orientation. L'université a bien le droit de racheter ses mauvais plis, le droit d'abattre les murs orgueilleux de l'oubli élitiste. En fait, je crois avoir trouvé le truc infallible pour devenir écrivain en résidence, d'ici quelques années : je vais me transformer en Yves Thériault. Un Yves Thériault riche.